

La tête au ciel

Régine Detambel

Roman



Extrait de la publication



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

la tête au ciel

Régine Detambel

Roman

Illustration de couverture
de Séverin Millet



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

À l'âge de cinq ans, Lola a dû suivre sa mère au Canada, et les liens se sont peu à peu distendus avec Philippe, son père, resté en France. Dix ans plus tard, Lola parle avec l'accent québécois, a quasiment oublié le vieux continent. Mais l'été qui vient, elle décide de le consacrer aux retrouvailles avec celui qui a choisi de vivre de manière spartiate auprès des pigeons qu'il élève, loin de tout. L'amour aidant, père et fille vont retisser une complicité faite de respect et de tendresse prudente.

Collection animée par Soazig Le Bail,
assistée de Claire Beltier.

la tête au ciel

Table des matières

1	6
2	9
3	14
4	18
5	26
6	33
7	45
8	53
9	60
10	75

1

Les oiseaux naissent deux fois. Ils sont d'abord mis au monde dans la carapace de l'œuf. Vingt jours plus tard, ils brisent leur coquille à coups de bec. Et ils naissent pour la deuxième fois.

L'avion ronronne. Lola repose son livre sur la tablette. À l'aéroport elle a acheté cet ouvrage qui parle de la vie des oiseaux. Les oiseaux, elle n'y connaît rien. Mais son père les adore. Il paraît qu'il élève maintenant des pigeons. Lola n'a pas vu son père depuis qu'elle a cinq ans. Elle ne se souvient presque pas de lui. Elle reprend son livre et, tandis que l'avion vire sur l'aile et met le cap sur Bordeaux, elle continue de découvrir leur monde.

Quand Philippe s'était séparé de sa femme, elle avait eu la garde de Lola, leur petite fille de cinq ans. Puis Lola et sa mère s'étaient envolées pour le

Québec. Philippe s'était senti effroyablement seul.

Il était ingénieur chimiste. Il travaillait dans une raffinerie de pétrole. Son travail le conduisit de pays en pays, jusqu'à la Roumanie puis en Iran. Bien sûr, il rencontra des hommes et des femmes, des amis et de nouvelles compagnes, des paysages extraordinaires et des musiques sublimes, mais il pensait à Lola, à Lola qui grandissait sans lui. Il ne recevait d'elle ni photographies ni lettres.

Un jour, il pensa : Elle doit être au collège maintenant.

La douleur en lui était devenue beaucoup moins forte. Lola avait disparu de sa vie depuis trop longtemps. Philippe était en train d'oublier sa fille.

Le jour de son anniversaire, il pensait à Lola quand elle était petite. Il pensait à la mère de Lola aussi. Bien des faits qu'il avait cru oubliés étaient restés gravés en lui jusque dans leurs moindres détails et il constata un beau jour avec étonnement que l'oubli complet n'existe pas.

Il revoit Lola, dans la salle à manger de la nounou. Lola est assise sur une

chaise de bébé. Il se souvient aussi du jour où il a conduit Lola à l'école maternelle pour la première fois : elle avait essayé d'escalader le grillage de la cour pour le suivre. Heureusement il s'en était aperçu à temps. Elle était musclée déjà. Il est revenu sur ses pas pour la prendre dans ses bras et, en manière de punition, il a fait mine de la jeter en l'air, de l'envoyer vers le ciel, comme un oiseau à qui on apprend à voler ; elle a tremblé de tous ses membres mais elle a ri aux éclats. Elle a supplié : « Encore, encore, papa. » Philippe a refait le geste de jeter Lola dans le ciel. Ensuite seulement Lola a accepté de rester tranquille, de jouer avec les autres enfants, dans la cour de l'école maternelle.

Tout en feuilletant le livre des oiseaux, Lola pense à son père. Maintenant les souvenirs et les années se télescopent. Elle était toute petite quand elle a commencé la danse. Parfois son père assistait au cours. Un soir, il lui avait acheté un poisson rouge. Elle adorait les animaux. La mode était aux sorciers, aux recueils de mots étranges à consonance de grimoire. Son père lui enseigna des formules et des incantations. Par exemple Peinthéphiladelmirézidarnézulmézidore. Et il prescrivit ceci à Lola : « Aussitôt que tu sentiras la tentation de te fâcher contre papa, il faudra te taire, ne pas prononcer une syllabe, et sur-le-champ passer dans la salle de bains ; là, tu boiras dans tes mains un bon coup d'eau froide, et tu répéteras sept fois le mot Peinthéphiladelmirézidarnézulmézidore. Ensuite tu essuieras tes mains et tu seras parfaitement calmée. Essaie, tu verras ! »

Lola et sa mère avaient quitté la France. Philippe n'emmena plus Lola danser. Ils n'allaient plus voir les poissons rouges à l'animalerie. Le premier hiver qui suivit leur départ, il avait neigé. La maison était parcourue de courants d'air glacés. Le carreau d'une fenêtre était cassé. Philippe ne s'occupait plus de cette maison dans laquelle il vivait seul. Un soir, il s'aperçut qu'il avait oublié de payer l'électricité, car il n'y avait plus ni lumière ni chauffage dans cette maison vide.

Le froid s'intensifiait. Le vent souffla. Philippe s'en moquait. Il entendit du bruit au grenier. Il monta voir. Le grenier était tout blanc. Philippe crut que c'était de la neige. Il crut qu'elle était entrée par un trou du toit, car des tuiles étaient cassées.

Il s'approcha. En fait de neige, c'étaient des pigeons.

Dans les tuiles, au-dessus de la poutre faîtière, nichaient des dizaines de pigeons dont le dessous des ailes était argenté.

Des pigeons bleus, tellement vivants.

À ce moment-là, le bonheur reprit ses droits dans la vie de Philippe. Il sourit

pour la première fois depuis longtemps en écoutant les battements d'ailes ininterrompus.

Philippe s'agenouilla sur la poutre, juste sous le toit, au milieu des pigeons, et approcha son visage pour mieux sentir leur parfum. En un instant, il oublia toutes ces années sans joie.

Le lendemain matin, Philippe se reprit en main. Il paya l'électricité, retourna au travail. Il savait qu'à son retour à la maison, il y aurait les pigeons pour lui tenir compagnie. Désormais il n'était plus seul.

Philippe se mit à élever des pigeons voyageurs. C'était si bon de les voir revenir !

Quelque temps plus tard, il quitta la ville et s'installa dans un hameau des Landes, au milieu des bêtes et des pins. Il acheta une ruine qu'il se promit de retaper. Et puis il oublia de la retaper et, un peu plus loin, construisit un colombier. Il n'avait pas de vraie maison, seulement un matelas dans le colombier. La nuit, ses oreilles restaient constamment ouvertes aux bruits, aux piaillements,

aux frottements des plumes d'un bleu d'argent. Philippe prit l'habitude du tourbillon des oiseaux autour de lui.

Un colombier est une immense réserve de paix.

Hiver comme été, Philippe porte une salopette dont le plastron repose directement sur son torse nu. Les pigeons aiment qu'on s'habille toujours pareil pour entrer dans leur domaine.

Philippe appelle ses pigeons en secouant une boîte de graines. Autrefois il les avait inscrits à des concours de vitesse. Pour entraîner ses athlètes, il les lâchait à quatre-vingts ou cent kilomètres de là et, moins de deux heures après, le ciel était incroyablement bruyant, ses pigeons étaient de retour.

Quand ses pigeons sont en voyage, il passe son temps à écouter la météo. Il les soigne, il guette les plumages ternes, les yeux larmoyants.

Les concours de vitesse n'intéressent pas vraiment Philippe, aujourd'hui il souhaite seulement élever des pigeons, les emmener de temps en temps en voiture,

sur la plage, et puis les laisser s'envoler pour un peu d'exercice. Il lui arrive aussi, de plus en plus souvent, de glisser un poème dans un tube porte-dépêche et de le fixer à la patte d'un pigeon pour l'envoyer dans le ciel.

C'est toute la vie de Philippe.

Voilà des années que Lola vit à Montréal. Elle parle maintenant avec un accent québécois très prononcé. La France, elle ne s'en souvient plus vraiment. Elle a peur de le trouver trop petit pour elle, ce pays si ancien. Maintenant elle a besoin du lointain, elle pense toujours Laurentides, Vancouver, New York. Et pourtant elle avait eu l'envie de revoir son père. Elle avait eu l'envie de revoir cet homme dont elle ignorait tout, excepté qu'il aimait les oiseaux. Sa mère avait protesté, pour la forme, et puis cédé. Elle n'avait pas le temps de se disputer avec sa fille. Elle avait bien trop de choses à faire cette année-là :

– Fais ce que tu veux de tes vacances d'été. Débrouille-toi, je ne veux pas le savoir. Du moment que tu rentres à la maison pour la rentrée des classes et que tu ne dépenses pas plus de cinq cents euros, tu es libre jusque-là.

Elle est incroyable, sa mère.

Avec elle, Lola a toujours l'impression de danser sur un fil. Impossible de prévoir ses réactions. Elle est imprévisible et merveilleuse. Elle est danseuse. Elle crée des spectacles de chorégraphie contemporaine. Elle danse sans arrêt, même en mangeant. Cette façon de vouloir toujours être belle, sous les yeux du monde entier, c'est sa mère.

– Tiens, voici l'adresse de ton ex-père. Je te préviens, il est devenu un peu excentrique. Il paraît qu'il partage son toit et sa pitance avec des pigeons ! Ne va pas attraper la grippe aviaire !

Lola est toujours plongée dans son livre sur les oiseaux. C'est une belle fille de quinze ans, musclée, pleine de santé. Des rafales de vent bousculent l'avion. Depuis le hublot, elle voit l'estuaire de la Gironde et, très loin, les prés et les masses sombres des conifères, dans les Landes où vit son père.

J'ai le trac, pense-t-elle.

Et tandis que l'avion amorce sa descente vers Bordeaux, Lola pense à ce

qu'elle va dire à son père. Que pourra-t-elle bien lui raconter? A-t-elle fait quelque chose d'extraordinaire dans sa vie? Elle réfléchit. Un jour, lors d'une descente en rafting, elle avait sauvé un petit garçon qui se noyait. Elle avait également recueilli plusieurs chats et aussi des oiseaux. Elle avait également passé la nuit dans une forêt, toute seule.

C'est tout, pense Lola, avec une horrible sensation de vide. Il va me trouver nulle!

À l'aéroport de Bordeaux, Lola grimpe dans un taxi longue distance. Le chauffeur est plutôt sympa. Quand elle lui tend le morceau de papier avec l'adresse de son père, il rigole :

– Dites donc, c'est pas la porte à côté. C'est en pleine cambrousse, ça! Ça va vous coûter bonbon.

– Je sais, répond Lola. Mais, s'il vous plaît, conduisez-moi d'abord dans une animalerie. Il faut que j'achète un pigeon.

Lola ne débarquera pas chez son père les mains vides. Elle choisit elle-même une femelle d'un an, qui respecte tous les

critères de beauté en vigueur chez les colombophiles. Son bec n'est ni trop long ni trop gros. Ses yeux brillent de santé. Le plumage bleu est riche et soyeux.

Lola n'ose pas lui donner un nom. Son père se débrouillera pour lui en trouver un si ça lui chante.

Voici le panneau bleu qui indique la sortie 37 de l'autoroute. Le taxi s'engage sur la bretelle. Quelques kilomètres plus loin, une biche traverse la route. Le chauffeur ralentit. Lola, émerveillée, regarde de tous ses yeux.

– C'est encore loin ? demande-t-elle.

– Un peu de patience, fillette. Une petite demi-heure encore, et vous êtes arrivée.

Lola caresse la tête de la pigeonne confinée dans le panier, à ses pieds.

– Tu aurais préféré y aller à tire-d'aile, hein ? Mais t'inquiète pas, tu vas t'envoler bientôt.

Il y a des champs autour des fermes. Puis les fermes disparaissent et les prés sont changés en forêts de pins. Collines. Quelques tracteurs. Des touffes d'herbe poussent sur la route, au milieu du goudron. Au loin, des genêts.

Le paysage est discret, presque tendre.

C'est donc ici que vit mon père, pense Lola avec un peu de gêne. Comme sa mère rigolerait si elle voyait cette petite route défoncée par le gel du dernier hiver. Maintenant Lola s'impatiente. À chaque seconde elle croit voir le toit de la maison de son père, surgissant des pins.

Le ciel est menaçant. À peine Lola a-t-elle remarqué de gros nuages suspendus au-dessus de sa tête que déjà la lumière baisse et la pluie d'été commence à tomber doucement sur les amandiers. La pigeonne, dans le panier, s'agite et se met à roucouler.

– Calme-toi, ma chérie ! lui dit Lola, et sans doute se l'ordonne-t-elle aussi à elle-même.

Bien que, d'après la carte, on soit tout près de chez son père, aucun chemin ne semble monter vers la maison. Le taxi s'avance à présent au cœur des pinèdes. La pluie est fine au point de se confondre avec de la brume, Lola a du mal à évaluer les distances. Quand une bourrasque dégage les nuages les plus élevés, elle entrevoit, sur la droite, des crêtes grises.

Les pins dessinent vaguement leur cime derrière l'épais rideau de pluie. Le taxi roule vitres baissées à cause de la buée épaisse envahissant le pare-brise. Des gouttes commencent à dégouliner sur la banquette lorsqu'on entend distinctement des grelots à une dizaine de mètres. Dans la brume se découpent les silhouettes d'un grand chien de chasse et d'un jeune homme vêtu d'un jean rouge. Le chien flaire la voiture, cherchant, à travers la pluie, l'odeur de la pigeonne, qui l'intéresse bien plus que celle des humains.

– Hé, jeune homme, demande le chauffeur, vous sauriez pas, par hasard, où qu'il habite, Philippe Ramon ?

– Je vous attendais, dit le garçon. Et vous, vous êtes Lola. Vous ne pouvez être que Lola. Il y a comme un air de famille. Je suis chargé de m'occuper de vous pour ce soir. Votre père a été retardé par un imprévu. Il a dû emmener des pigeonneaux chez le vétérinaire à Mont-de-Marsan, il va rentrer tard dans la nuit.

Le garçon montre au chauffeur, en quelques gestes précis, comment parvenir à la maison de Philippe.

– Vous savez, conclut-il, Philippe Ramon, c'est un drôle de zèbre. Il a cessé d'entretenir le chemin qui mène chez lui. Cette piste n'est guère carrossable. Mais si vous voulez, je monte avec vous pour vous guider, ce sera plus simple.

Le chauffeur ouvre la portière arrière et le garçon en jean rouge s'installe à côté de Lola. Ses chaussures dégoulinent sur la belle moquette anthracite. Le chauffeur hausse les épaules.

– Et mon chien, demande le garçon, je peux le faire monter aussi ?

– Au point où j'en suis, grommelle le chauffeur.

Mais on sent qu'il n'est pas vraiment fâché et que cette virée en rase campagne lui plaît infiniment.

– Je m'appelle Alban, dit le garçon, je viens d'avoir mon bac et je suis en vacances.

Lola tapote la tête mouillée du chien. Le pelage sous ses doigts est cartonné de boue. Elle a l'impression de tripoter une peluche.

Alban lui sourit.

– C'est fou, vous ressemblez à votre

père comme deux gouttes d'eau. Je ne risquais pas de me tromper. Encore un kilomètre et demi à peu près, par là. Votre père vous verra demain matin. Je vous conduis jusqu'à votre chambre.

Le garçon se baisse pour renouer ses lacets lourds de pluie. Un peu plus tard, il ouvre la portière et bondit hors de la voiture.

– C'est là.

Lola règle le montant de la course. Elle laisse un très gros pourboire. Lola et le garçon sortent les bagages et le panier de la pigeonne.

Le taxi disparaît très vite dans la brume. La nuit est tombée tout à fait.

Les gouttes de crachin s'allongent, s'épaississent, mais on parvient à voir, dans le halo de la lune, comment chacune d'elles tourbillonne dans le vent. Le blouson de Lola est trempé.

– Maintenant on se tutoie, fait Alban. Je suis en vacances ici. Je viens chaque année, en été, pendant que mes parents courent les plages avec la caravane. Je déteste la mer. J'occupe une chambre chez Charlotte, la voisine de ton père.

Charlotte est la meilleure amie de mes parents. Ça fait des années que je connais ton père. Il est sympa, Philippe. Un peu spécial, aussi. Il m'a dit de t'installer dans ta chambre. Mais je te préviens, sa maison tombe en ruine. Et j'espère que tu n'es pas frileuse. Ton père habite avec ses pigeons, un peu plus loin, dans la volière. Tu feras ta toilette au lavoir. Il est toujours plein d'une eau très pure, tu verras.

Lola hoche la tête.

– Il n'y a pas de salle de bains dans la maison de mon père ?

– On ne peut pas vraiment dire que ce soit une maison normale, dit Alban.

Et en effet il guide Lola vers une demeure complètement délabrée. Une branche détrempée, secouée par la brise du soir, lui fouette l'épaule et lui glace le sang. Un arbre pousse dans la maison. Le plancher a pourri. On s'y enfonce comme dans la vase. Il y a une porte et pas de toit. Il y a des branches en guise de toit. Quelques bouts de tuiles amoncelés dans un coin. Le mur s'écroule sous le travail des racines. Plus un carreau aux

fenêtres mais tout un assortiment de tissages qui doivent autant aux araignées qu'aux lianes et aux vrilles.

– Il a voulu pousser là, c'est un figuier, ton père l'a laissé faire.

Et le garçon annonce joyeusement que l'an prochain, dans deux ans au plus tard, le figuier aura envahi aussi le premier étage, alors la chambre de Lola sera un magasin de fruits.

Elle a un petit rire. Il lui donne une torche électrique et la laisse là en lui souhaitant une bonne nuit.

Cette nuit-là, Lola dort quelques heures à peine, ni tout à fait à la belle étoile ni tout à fait dans un lit. Heureusement, elle est à l'abri de la pluie, et son sommier est garni d'un duvet de randonneur propre et chaud. Les branches du figuier remuent doucement. Au pied de son lit, la pigeonne dans son panier roucoule.

Lola ouvre une porte, visite la maison en ruine, tente de retrouver les marches délabrées à la lueur de la torche. Elle ne trouve pas l'escalier mais se penche à un balcon. La maison n'est pas cernée de

haies et de ronces comme elle l'a cru tout à l'heure sous la pluie. Mais elle donne sur une prairie avec des chevaux ou peut-être des ânes qu'on entend dans le lointain.

Lola laisse ses pensées vagabonder.

Existe-t-il des livres sur les pères comme il en existe sur les oiseaux? Ça vit comment, un père? Ça mange quoi? Ça pense quoi? Qu'est-ce qui les rend heureux, les pères? Elle se demande pourquoi son père la fait coucher dans un tel endroit. Est-ce pour la tester? Pour savoir si elle est courageuse ou si elle se plaint tout le temps, si elle est mollassonne et gnangnan ou au contraire vive et efficace?

Tu vas être servi, mon cher papa, pense Lola. Pas de bol! Je suis une sportive, j'ai fait des stages de survie avec maman, dans une forêt du Canada, et crois-moi, mon petit papa, les Landes en juillet c'est du gâteau pour quelqu'un qui a connu les Laurentides en novembre!

Et, fière d'être ce qu'elle est, Lola s'endort.